

“Des fleurs, de l'ombre, de l'air !... il y a de tout ici ; comme on se sent loin de Paris. Ah ! si j'étais déjà mariée, quel site délicieux pour s'aimer ! !”

Tout en faisant ces réflexions, elle montait les escaliers, ouvrait les portes, voulait tout voir en même temps.

“Ça, c'est ma chambre, dit-elle en entrant dans l'une des pièces qui avaient vue sur la mer.

Puis, elle en prit tout de suite possession, vidant son sac sur la table de milieu ; garnissant la toilette de flacons, de boîtes, des brosses.

Pendant ce temps, M. de Marquet continuait plus posément, en compagnie de sa femme, la visite domiciliaire.

Les appartements avaient été mis à neuf par le propriétaire ; quelques-uns bouleversés de fond en comble, agrandis, ou divisés en deux selon les besoins ; les autres maintenus dans leurs dispositions primitives.

La salle à manger où M. Marais avait été assassiné était restée la même, ainsi que la chambre où le cadavre avait été déposé par le meurtrier.

En la voyant, M. de Marquet avait tout de suite décidé d'en faire une chambre d'ami, la réservant pour Villeroy lorsqu'il descendrait à Blaville.

Mais la pièce où le “vieux sorcier”, comme on l'appelait dans le pays, se livrait à ses expériences chimiques, avait été convertie en deux chambres à coucher qui devaient être celles de M. et Mme de Marquet.

Lorsqu'elle fut terminée, M. de Marquet écrivit à Villeroy qu'ils étaient prêts à le recevoir, et l'attendaient avec impatience.

Le banquier se souciait médiocrement de retourner à Blaville. Le voyage qu'il avait fait quelques semaines auparavant lui avait laissé une impression trop pénible. Il eût donc décliné l'invitation de son futur beau-père, s'il n'avait craint de le froisser et de compromettre son crédit près de Mlle Suzanne.

Il laissa passer deux ou trois jours sans répondre, écrivit pour gagner du temps, une lettre banale où il prétextait l'impossibilité s'absenter à cette époque à cause des affaires qui le retenaient enchaîné à son bureau ; mais devant les insistances, les sollicitations pressantes, il fut obligé de capituler.

Il partit donc après avoir essayé vainement de calmer ses scrupules et d'affermir son courage.

Son arrivée à Blaville produisit des impressions bien diverses sur le cœur de la famille de Marquet et l'esprit des habitants du pays.

Ceux-là qui avaient été témoins de la fuite précipitée de Villeroy, après sa visite sommaire à la maison des Quatre-As, se demandaient quel pouvait bien être ce personnage étrange et quelle raison le ramenait parmi eux, à quelques jours d'intervalle.

Les autres manifestaient une joie exubérante, mêlée d'orgueil et de vanités, de recevoir surtout en qualité de fiancé, un homme qui occupait dans le monde parisien une place considérable et jouissait d'une immense notoriété.

Aussi la Maison des Quatre-As était-elle sans dessus dessous ; les domestiques, depuis le matin, frottaient, lavaient ; le jardinier avait remplacé les corbeilles de fleurs un peu défraîchies, ratissé les allées, arrosé les pelouses. Tout était gai, propre, pimpant.

C'est au milieu de ces préparatifs de fête que Villeroy arriva chez les de Marquet. On l'attendait, ces dames, sous la charmile, à l'ombre.

Toute de suite, à son entrée, elles se précipitèrent, l'accablant de questions, parlant toutes deux à la fois :

“Est-ce qu'on n'était pas mieux ici qu'à Paris, tout de même ; loin du bruit, au frais !”

Villeroy répondait par des protestations où il essayait de mettre la plus grande conviction.

“Certainement, c'est beaucoup plus agréable de venir se reposer. Mais il y avait les affaires !... les terribles affaires !... et ce n'était pas de sa faute s'il n'était pas venu plus tôt. Du reste, il aimait mieux les avertir tout de suite, mais il était possible qu'il fût rappelé d'un jour à l'autre à la Banque Internationale !”

A la fin de ce colloque, M. de Marquet prit Villeroy par le bras et le conduisit au premier étage pour lui montrer sa chambre.

Sur le seuil, son énergie commença de faiblir. La vue du long vestibule qu'il connaissait bien fit monter à son cerveau un flot de souvenirs poignants qui se précipèrent cruellement à mesure qu'il gravissait l'escalier.

Chaque marche lui semblait les degrés d'un long calvaire au bout duquel il pressentait une épreuve terrible. Il montait lentement, la tête basse, comme pliant sous le poids d'inquiétudes mortelles.

Sa tristesse s'augmentait encore du contraste que faisait la joie inopportune de son hôte.

Celui-ci plaisantait sur la lenteur de sa démarche :

“Ah ! ah ! vous êtes fatigué, vous m'avez l'air de n'en plus pouvoir ; à votre âge, quatre heures de voyage, ce n'est rien. Heureusement tout cela va disparaître avec le grand air et Dieu sait que

vous en aurez dans votre chambre ! Les fenêtres donnent sur la mer, la vue est superbe ; allez-vous être bien, et dormir avec calme ! !”

Villeroy suffoquait. L'émotion le prenait à la gorge. Jusqu'au dernier moment il avait espéré que cette chambre, dont M. de Marquet faisait ressortir les avantages, ne serait point celle où quelques années auparavant M. Marais avait été assassiné.

Le doute ne fut plus possible, lorsqu'ils se trouvèrent devant la porte. Un instinctif mouvement de recul le fit hésiter avant d'entrer.

Heureusement, son compagnon ne s'en aperçut pas.

—Là, vous y voilà ! Comment la trouvez-vous ?

Villeroy ramassa tout son sang-froid et répondit d'une voix étranglée :

—Très bien ! Je vous remercie.

—“Allons ! Je vous laisse, ajouta M. de Marquet”, et il sortit.

Lorsqu'il fut seul, Villeroy fut pris d'un tremblement convulsif. Il manquait d'air, il avait la sensation d'étouffer, comme si les murs de la chambre allaient se resserrer contre lui et l'écraser.

Pour dissiper ce malaise, il courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande et respira à pleins poumons.

Justement, devant lui, à ses pieds se dressait la falaise, au bas de laquelle, amarré à la grève, un canot se balançait au remous des vagues, un vieux canot dépeint, vermoulu qui, disait-on dans le pays, avait dû jouer un rôle dans l'accomplissement du meurtre.

Alors il referma violemment la fenêtre et se trouva, face à face, avec le lit, le secrétaire, tous les meubles qui avaient été témoins, pour ainsi dire, de la chose et, malgré leur mutisme, semblaient accuser le coupable.

Bientôt un son de cloche retentit dans le jardin. Villeroy tira sa montre : il était sept heures. C'était le premier coup annonçant le dîner : il avait encore dix bonnes minutes à attendre avant de se mettre à table. Mais il aima mieux descendre tout de suite, pour échapper à cette obsession de frayeur qui le paralysait.

Alors, il alla faire un tour au jardin pour se distraire.

Mme de Marquet et sa fille cueillaient des fleurs pour garnir une jardinière. Quand elles le virent, elles le prièrent de venir les aider. Villeroy, le sourire aux lèvres, accepta avec empressement ; il enjamba les-plates-bandes et sur les indications qu'on lui donnait, prit des pétunias, du réséda, des roses.

Mais comme il était nerveux, il arrachait maladroitement les racines, saccageait les massifs et s'excusait de son inhabileté, pendant que Mlle Suzanne riait de sa gaucherie, tout en le plaisantant doucement.

Le second coup de cloche vint heureusement le tirer de cet embarras.

—Allons dîner, dit Mme de Marquet. Vous devez avoir faim... Un voyageur.

—Oh ! fit Villeroy, un voyageur corrigé d'un amoureux.

Suzanne eut pour lui un sourire de remerciement. Et tous les trois se dirigèrent vers la salle à manger, où déjà le maître de la maison était occupé à déboucher les bouteilles et à goûter les vins.

Cette salle à manger était la même qu'autrefois : rien n'avait été changé. Entre les deux fenêtres une pendule au long balancier qui faisait un tic-tac sonore. Puis des chaises ordinaires et dans un coin, un grand fauteuil Louis XIII.

Villeroy vit tout cela d'un coup d'œil ; mais il affecta de fixer la table et prit la chaise qu'on lui indiqua, à droite de Mme de Marquet.

Le voisinage de Mlle Suzanne mit un peu de gaieté dans l'âme du banquier. Il retrouva toute sa présence d'esprit, fut prévenant, aimable, plein d'attentions délicates, adressa à la jeune fille — ce qui était une habileté — des compliments ; finalement, s'étourdit et oublia son angoisse.

Le repas terminé, on sortit au jardin. Les liqueurs étaient servies sur un guéridon rustique. Villeroy et M. de Marquet s'assirent pour fumer un cigare, pendant que les deux femmes, au bras l'une de l'autre, s'éloignaient dans les allées.

M. de Marquet, le premier, prit la parole : il parla de tout, de la maison, de son installation, du pays, des habitants ; puis, tout à coup, se rappelant la conversation des jours précédents.

—Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que c'était à Blaville qu'était mort mon débiteur, M. Marais ?

L'obsession renaissait : Villeroy eut un geste de dépit bientôt réprimé.

—Oui, répondit-il sèchement.

—Savez-vous au juste dans quelle maison ?

—Mon Dieu, non... Je n'ai aucun détail.

—Bast ! Il me sera facile de le savoir : les gens du pays me le diront.

—Il y a si longtemps que bien peu de témoins sont susceptibles de s'en souvenir... Et puis les gens de cette contrée sont discrets... Ils parlent peu et n'aiment guère qu'on les interroge.

—Oh !... oh !... il doit bien y avoir un moyen de les prendre. Mais, au fait, je ne vois pas pourquoi je vous parle de cela, ce soir ;